

LE SECRET DE LA HIGHLANDER

L'APPEL DU HIGHLANDER

TOME II



MARIAH STONE

Traduction par
GAËLLE DARDE



© 2020 Mariah Stone. Tous droits réservés

Traduction française : Gaëlle Darde

Couverture : Qamber Designs and Media

ISBN 979-10-424-1665-2

Achevé d'imprimer en France

*L'espoir est cette boule de plumes
qui se perche dans l'âme
et chante sa mélodie sans paroles
sans jamais s'arrêter un instant*

— EMILY DICKINSON

PROLOGUE



CHÂTEAU DE DUNOLLIE, Écosse, 1296

— *Cruachan* !

Marjorie gémit. Elle devait être en train de rêver. Pour quelle autre raison entendrait-elle le cri de guerre de son clan ?

Le matelas en paille lui grattait la peau. La pièce était paisible et sentait la poussière de la draperie qui pendait des colonnes du lit. Était-elle seule ? Elle essaya d'ouvrir ses lourdes paupières, mais elle se souvint alors...

Si elle ouvrait les yeux, il se pourrait qu'elle *le* voie. Et il voudrait la frapper à nouveau.

Ou la prendre à nouveau.

Je vous en prie, plus de douleur. Plus d'humiliation.

Elle voulait retourner dans le sombre oubli de la torpeur. Elle lui avait permis de la libérer de la douleur qui habitait son corps entier. Quelque chose d'étrange attira son attention, et elle se concentra autant que possible sur le bruit. Il venait de dehors et d'en dessous. Des cris de douleur. Du métal frappant du métal.

Et alors...

— *Cruachan* !

Le bruit était plus fort, plus proche, proclamé par de nombreux hommes. L'imaginait-elle ? Était-elle si désespérée et brisée qu'elle rêvait de chez elle ?

Une légère odeur de fumée emplît l'air. Le bruit de pas résonna contre le sol en pierre à l'extérieur de la chambre dans laquelle elle était détenue. La poignée en fer crissa et la porte s'ouvrit en grinçant. Puis elle se referma.

Ce bruit, cette porte, ne pouvaient signifier qu'une chose.

Il était de retour.

Et s'il était là, elle souffrirait.

Des pas lourds et rapides s'approchèrent. Il pantelait et allait et venait dans la pièce. Sa cotte de mailles cliquetait doucement. Il ne l'avait pas encore touchée. Peut-être n'était-il pas venu pour elle.

Mais alors, pourquoi est-il ici ?

Dehors, les cris s'intensifièrent. Quelque chose de lourd frappait le bois.

— *Cruachan* !

Ils sont venus.

De l'espoir naquit dans sa poitrine, lui donnant de la force. Elle ouvrit un œil — l'autre était trop gonflé — et tourna la tête vers la lumière qui passait par la meurtrière.

Alasdair MacDougall marchait de long en large devant le mur en pierre sombre et brute. Ses narines étaient dilatées, ses yeux fous, ses cheveux foncés et bouclés ébouriffés sous la coiffe de mailles qui recouvrait sa tête et ses épaules. Il tapotait le côté plat de son épée sur sa paume.

Il lança un regard dans sa direction et se figea un instant, le visage vide.

— Tu es réveillée, petite garce ?

Il la rejoignit en trois pas.

Bien que vidée de toutes ses forces, Marjorie poussa contre le lit pour essayer de s'éloigner autant que possible de lui. La couverture tomba, révélant ses cuisses nues pâles et couvertes de sang séché.

Elle voulut se couvrir, mais elle était trop faible. L'odeur d'Alasdair, une odeur qu'elle ne connaissait que trop bien à présent, l'atteignit. Il sentait la sueur et le musc masculin. Il laissa tomber son épée avec fracas. Il empoigna sa chevelure et la gifla.

Une douleur aveuglante se répandit dans sa tête. Puis une nouvelle gifle vint de l'autre côté. Elle avait l'impression que ses yeux avaient été projetés dans son crâne. Elle ne pleura même pas. Il approcha son visage du sien, et elle sentit son horrible haleine, un mélange de cervoise, d'alcool, de viande et d'oignon.

— Es-tu heureuse à présent, précieuse princesse ? Tu te croyais trop bien pour m'accorder ta main, mais, à présent, tout le monde verra que tu n'es qu'une sale putain.

Elle inspira.

— De quoi parlez-vous ? parvint-elle à dire.

— Ton clan, les Cambel, est à notre porte. Mais tant que je t'ai en ma possession, j'ai le pouvoir.

Qu'il dise que sa famille était venue la chercher était différent qu'elle le pense ou même l'imagine. C'était réel.

Ils étaient venus.

Elle sourit, puis lui rit ouvertement au nez. Elle rassembla sa salive et lui cracha au visage. Voyant qu'elle était mêlée de sang, elle rit plus encore. C'était douloureux, mais aussi libérateur. Elle se battrait ici pendant que son clan se battait pour elle dehors.

— C'est fini, sale porc !

Elle continua à rire bien que le visage d'Alasdair pâlisse et qu'il se puisse qu'elle meure bientôt. Il lui mit un coup de poing à la tempe, et un brouillard sombre l'enveloppa. À travers les ténèbres, l'image de deux hommes et de leurs épées se heurtant lui apparut.

— Vous mourrez, misérable ! cria quelqu'un.

Les lames s'entrechoquèrent et scintillèrent dans la lumière filtrant par la fenêtre. Des cris de douleur l'atteignirent. Puis vinrent un hurlement éperdu et le grand bruit sourd de quelque chose de lourd tombant par terre. Elle se réveilla en entendant une voix familière l'appeler. Une voix très chère qu'elle avait connue toute sa vie.

— Marjorie.

Quelqu'un lui caressa la tête, mais ce fut comme si des couteaux lui lacéraient la peau. Elle s'efforça d'ouvrir les yeux, ne parvenant qu'à soulever légèrement une paupière. C'était Craig. Son frère. Ensanglanté et meurtri, agenouillé près du lit. Il souriait, les yeux rouges, les cheveux en bataille. Des larmes brouillèrent sa vue et la brûlèrent. Il était là. Cela signifiait qu'Alasdair ne représentait plus une menace. Craig s'occuperait d'elle. Il la ramènerait à la maison.

Du soulagement l'envahit. L'écho de la gratitude et de l'amour résonna dans sa poitrine. Malgré ses lèvres fendues et contusionnées, elle réussit à sourire.

— Mon frère, murmura-t-elle.

La porte s'ouvrit à la volée, et leur cousin Ian entra. Ses cheveux roux étaient trempés de sueur, son visage couvert de coupures et d'ecchymoses, mais il était en vie.

— Je l'ai trouvée, annonça Craig.

— Bien. Allons-nous-en. La voie est libre.

Craig lui adressa un petit signe de tête. Elle sut qu'il lui promettait que tout irait bien. Il l'enroula délicatement dans une couverture et la souleva. De la douleur la traversa. Alors qu'il la portait hors de la pièce, elle vit le cadavre d'Alasdair sur le sol dans une mare de sang. Elle aurait pu sourire et rire, mais elle se sentait vidée.

Craig se dirigea vers le palier de l'escalier en bois, où attendaient les membres de leur clan. Les torches illuminaient leurs visages sévères alors qu'il passait devant eux. Ian descendit les marches en premier, jetant un coup d'œil à l'angle à la recherche de danger, son épée dirigée vers le sol. Mais quand Craig atteignit l'étage inférieur, le combat avait cessé. Son père se tenait sur le palier et son regard rencontra celui de Marjorie, le visage tordu de douleur. Elle essaya de lui faire un sourire rassurant pour montrer qu'elle n'était pas en colère qu'il ne l'ait pas protégée et ne soit pas venu plus tôt. Craig continua sa route, et elle vit leur oncle Neil et ses fils. Du chagrin et de la fureur brillaient dans leurs yeux.

Quand ils sortirent de la tour, elle vit John MacDougall, le chef

du clan MacDougall et père d'Alasdair, retenu par deux membres du clan Cambel. Il s'agitait éperdument, son visage blafard tressaillant de rage. Il devait savoir que son fils était mort si Marjorie était dans les bras de Craig.

MacDougall n'aurait jamais dû laisser Alasdair l'enlever et la traiter ainsi. Il aurait dû mettre fin à cette folie et la renvoyer chez elle. Tout ce qui lui était arrivé s'était passé sous les bons auspices de John MacDougall. En ce qui la concernait, il était aussi coupable que son fils.

Craig finit par sortir dans la lumière de la cour entourée de courtines en pierre, et Marjorie ferma les yeux. De nombreux hommes étaient morts pour la sauver ce jour-là, et elle ne supportait pas l'idée de le voir. Pas maintenant.

Craig marcha un moment, puis se laissa tomber sur le sol. Elle ouvrit les yeux. Leur grand-père, Sir¹ Colin Cambel, était allongé sur l'herbe rougeâtre. Il avait une plaie béante près du cœur, mais le sang n'en coulait pas. Ses yeux étaient fermés, sa peau blême. Il était parfaitement immobile, seul le vent jouant dans ses cheveux blancs.

Craig prit la main de leur grand-père et la serra. Ian posa une main sur son épaule. Craig murmura quelque chose à leur grand-père, et une larme roula sur la joue de Marjorie. Puis son frère se leva et s'approcha des chevaux et des charrettes.

— Nous avons une charrette pour toi. Elle est pleine de fourrures et de couvertures. Tu seras bientôt à la maison.

Il l'y allongea, la couvrit de couvertures, et la chaleur commença à l'envahir.

Elle se sentit en sécurité.

Et libre.

Elle était libre, *aye*², mais l'humiliation, la douleur et le sentiment d'être indigne lui rongeaient le cœur. Elle en était prisonnière. Se roulant en boule, elle se mit à pleurer.

— Oh, Marjorie, ma sœur, non, dit Craig en lui tapotant le flanc. Je t'en prie, ma douce sœur. Je suis désolé de ne point être venu plus

tôt. Nous nous sommes mis en route dès que nous avons appris qui t'avait enlevée.

Elle n'arrivait pas à arrêter de sangloter. Craig s'assit à côté d'elle et l'étreignit, la couvrant comme une grande couverture protectrice.

Lorsqu'elle s'arrêta enfin de pleurer, elle resta immobile et essaya de s'habituer à l'étrange sensation de liberté dans sa poitrine.

Comment cela serait-il d'être de nouveau entourée de gens ? D'aller d'une pièce à une autre ? De sortir sous le soleil ? De monter à cheval ? Après deux semaines de captivité, elle aurait cru ne plus jamais pouvoir refaire ces choses. Elle ouvrit les yeux et considéra Craig. Il avait l'air inquiet, les yeux habités de peine et de fureur.

— Que puis-je faire ?

Elle secoua la tête.

— Rien, murmura-t-elle. Tu m'as sauvée. Tu m'as revanchée. Tu as tué ce porc. Tu ne peux rien faire d'autre.

Il serra sa main et hocha la tête.

— À présent, nous nous assurerons que tu guériras. Tu seras bientôt comme avant.

Elle inspira vivement et ferma les yeux. Bien qu'il lui soit douloureux de l'admettre, elle savait que ce n'était pas vrai. Son cœur était comme de la pierre à présent, froid et dur. Jamais elle ne laisserait un homme la toucher. Jamais elle ne se marierait. Et jamais elle ne laisserait quiconque lui faire ce qu'Alasdair lui avait fait.

1. Titre d'honneur anglais.

2. Terme archaïque et régional utilisé pour acquiescer.

CHAPITRE I



PRÈS DU LOCH AWE, Écosse, 2020

Le mieux dans un voyage entre mecs dans les Highlands, c'était l'absence de technologie. Même après sept ans de vie civile, Konnor Mitchell n'avait pas oublié son entraînement dans la marine ; il n'avait aucun mal à s'orienter avec ou sans carte, à pêcher, à cuisiner avec un feu de camp, et à dormir par terre.

À vrai dire, ce qu'il y avait de mieux dans le fait d'être seul face à la nature, c'était que cela occupait son esprit et ne lui laissait pas le temps de penser à sa vie à Los Angeles ou à son passé. Sans téléphone portable, ni télévision, ni électricité, il ne pouvait compter que sur sa cervelle, ses muscles et Andy, son meilleur pote.

— On est encore loin de la ferme Keir ? demanda Andy en levant les yeux vers le ciel. Les nuages sont plus sombres que toi quand tu es de bonne humeur.

Un ciel de plomb surplombait les pins et les frênes vert foncé. La nature était figée autour d'eux, comme si elle attendait quelque chose. Les branches ne bruissaient pas, l'herbe ne frémissait pas. L'air était chaud et humide, chargé de l'odeur de la forêt, de la

mousse et de quelque chose d'étrange... de la lavande. Konnor n'en avait pas vu aux alentours.

Il baissa les yeux vers la carte dans ses mains, et un rapide mouvement attira son regard. Quelque chose de vert passa entre les arbres. Il cligna des yeux, mais ne vit rien qui sortait de l'ordinaire. Ce devait être à cause de tout le whisky qu'il avait bu cette dernière semaine.

— On va probablement être trempés de toute façon, dit-il. On n'arrivera que dans la soirée.

Andy et lui avaient randonné le long du loch en direction de la ferme. La carte indiquait qu'il y avait de petites ruines au fond du vallon derrière eux. S'ils retournaient vers le loch Awe, ils arriveraient aux ruines de Glenkeld, un château médiéval.

Ils avaient interrompu leur voyage de dégustation de whisky pour faire une randonnée de trois jours. Comme ils ne s'étaient pas pressés et qu'ils avaient bu les échantillons de whisky qu'ils avaient achetés dans plusieurs distilleries, ils en étaient à leur cinquième jour de marche. Entre faire le feu, monter et démonter leurs tentes, se faire des hot dog sur le feu, et pêcher dans le loch Awe, ils s'étaient emballés et avaient perdu la notion du temps.

Ce voyage était une sorte de long enterrement de vie de garçon pour Andy qui allait épouser Natalie, avec qui il sortait depuis huit ans et avait un enfant. Après son enfance particulière, Konnor n'aurait pas cru possible d'être aussi follement heureux, mais Andy était quelqu'un de bien et méritait tout le bonheur du monde.

Il était content pour son ami, mais il ignorait complètement comment il avait fait. Peut-être que les autres connaissaient les secrets d'une relation heureuse et de comment être un bon mari et père.

Il ne les détenait certainement pas.

Andy fronça les sourcils en regardant le ciel.

— Ça pourrait encore passer, dit-il, sans conviction.

— Mettons-nous en route. Il faut que j'appelle ma mère.

Bien qu'il apprécie cette randonnée, il devait retourner à la civili-

sation. Il savait ce que certaines personnes pensaient du fait qu'un homme de trente-trois ans ait besoin d'appeler sa mère, mais son meilleur ami savait que ce n'était pas un sujet de plaisanterie. Konnor aidait sa mère financièrement, et c'était important pour lui qu'elle sache qu'elle était en sécurité et protégée, qu'il ne laisserait personne d'autre lui faire du mal. Juste avant de partir randonner, il lui avait dit qu'il laisserait son téléphone portable à l'hôtel et l'appellerait trois jours plus tard.

Andy s'élança à sa suite.

— Allez, mec, tu l'as déjà laissée seule avant. Tu étais dans la marine, bon sang !

Ayant les parents les plus parfaits du monde, Andy ignorait comment la vie avait été pour Konnor et sa mère. Il n'avait jamais dû voir la personne qui lui était la plus chère se faire passer à tabac sans pouvoir y faire quoi que ce soit.

Le beau-père de Konnor était décédé. Cependant, il lui avait appris une leçon importante qui lui servait encore aujourd'hui : il ne pouvait jamais baisser sa garde, jamais se dire que ses proches seraient en sécurité sans lui. Enfant, il n'avait pas pu protéger sa mère, mais il en était capable à présent.

— Laisse-moi tranquille.

Andy hocha la tête, mais il n'avait pas l'air convaincu.

— Si tu le dis, mon pote. Tu sais, Natalie a une amie qu'elle aimerait te présenter quand on rentrera à Los Angeles.

Konnor grogna. *C'est reparti*. Natalie essayait de le caser avec quelqu'un au moins une fois tous les six mois.

— Andy ! le mit-il en garde.

— Je suis de ton côté, mec, mais tu veux bien y aller, juste cette fois ? Sinon, elle va me rendre fou.

Konnor laissa échapper un rire moqueur.

— On raconte que t'es un bon parti. Tu as monté ta propre boîte, tu réussis dans la vie, et t'es un « beau gosse », apparemment, dit Andy en mimant des guillemets. Mets un terme à ma souffrance, mec.

— Ce sera pire pour toi si je vais à un rendez-vous avec elle et que je ne la rappelle jamais. Natalie te tuera. Je ne veux pas de relation. Je n'en voudrai jamais.

Pourquoi en voudrait-il une ? Toutes ses relations avaient fini par faire souffrir les femmes à cause de ce qu'elles appelaient son « indisponibilité émotionnelle ».

Andy posa une main sur son épaule.

— Après toutes ces années, tu restes un mystère à mes yeux.

— Il n'y a rien de mystérieux chez moi. Je suis simple. Je n'ai pas l'intention de me marier ni d'avoir une copine. Jamais.

Ils marchèrent en silence un moment. Un murmure dans les feuilles et les branches traversa les bois, et le ciel s'assombrit encore plus. Un petit frisson descendit dans la nuque de Konnor.

Andy secoua la tête.

— Une dernière chose. Tu es malheureux, et tu le sais.

— Je vais bien, grogna Konnor. Je vais super bien. J'ai tout ce que j'ai toujours voulu.

Le tonnerre gronda au loin, et ils levèrent les yeux vers le ciel gris foncé.

— Il faut qu'on se bouge, allez, dit Andy.

Il accéléra le pas, mais Konnor ne fit pas de même. Voyant son ami s'éloigner, il éprouva le besoin de passer un peu de temps sans lui.

— Pars devant, Andy. J'ai envie de pisser. Je te rattraperai.

Son ami s'arrêta et le regarda d'un air circonspect.

— Tu en es certain ?

Konnor soupira.

— Je suis certain qu'une pluie d'été ne me fera pas fondre.

— D'accord.

Andy progressa rapidement sur le sentier. Une fois qu'il fut hors de vue, Konnor respira une grande bouffée d'air, puis expira. Il n'avait pas vraiment envie de pisser. Le vent froid se leva, et une odeur de lavande et d'herbe fraîchement coupée l'enveloppa.

Soudain, la voix d'une femme brisa le silence.

— À l'aide ! À l'aide !

Konnor baissa machinalement la main vers là où se serait trouvé son pistolet. Mais il ne l'avait pas, bien sûr. La seule arme à sa disposition était le couteau suisse dans son sac.

Il regarda autour de lui. Andy était introuvable. Les arbres se balançaient, bruissaient dans le vent, et des feuilles et des branches volèrent devant lui. Une faillit le toucher à l'œil et érafla sa joue. Le grondement du tonnerre se fit plus proche, et un éclair illumina le ciel gris. L'orage était sur le point d'éclater. La femme était-elle coincée quelque part ?

Des rochers tombèrent derrière lui. Konnor plissa les yeux, mais ne vit personne. Le vent rapporta le cri de la femme. À moins que ce ne soit que le bruit des arbres sous l'assaut de l'orage ?

Le cri retentit de nouveau, et son pouls s'emballa. Il venait de derrière lui, plus loin sur le sentier. Il partit dans cette direction, courant aussi vite que possible avec son sac sur le dos.

— À l'aide !

Les arbres et les buissons semblèrent flous alors qu'il les dépassait. Des brindilles craquèrent, des cailloux roulèrent sous ses pieds. L'odeur de lavande et d'herbe fraîchement coupée se fit plus intense. La voix était plus forte à présent ; la femme ne devait pas être loin, mais il ne la voyait toujours pas.

— Par ici !

La voix venait de derrière les arbres et les buissons. Entre les plantes, il aperçut le bord d'une falaise. Il sortit du sous-bois et découvrit un ravin d'environ soixante mètres de large. C'était comme si un vieux séisme avait ouvert le sol en deux. À six mètres de lui se trouvait une pente raide et rocheuse. Quelques pins poussaient directement parmi les rochers. Les parois du ravin étaient raides, et un ruisseau s'écoulait sur le fond herbeux. On aurait dit un petit bout de paradis reculé, fertile et douillet. Il y régnait une atmosphère magique, mystérieuse et surnaturelle.

Il y avait une femme au fond du ravin. Elle était assise sur une petite pile de gravats et se tenait l'épaule.

— Vous allez bien, madame ? lança Konnor, essayant de crier au-dessus du vent.

Elle leva les yeux, et même de là où il se trouvait, il vit un sourire rayonnant. Elle avait de longs cheveux roux et portait une robe verte à l'allure médiévale.

— Oh, pouvez-vous m'aider, jeune homme ? Je me suis fait mal au bras et je ne peux me lever.

Le vent se renforça et une bourrasque lui coupa le souffle. Il observa la pente. Elle était très raide, mais il voyait une sorte de sentier. Cependant, pourrait-il aider une personne blessée à remonter ?

D'abord, il devait descendre et voir ce qui n'allait pas avec son bras.

— Ne bougez pas. J'arrive.

— Oh, que Dieu vous bénisse, jeune homme !

Le tonnerre fit trembler le sol et un éclair déchira le ciel. D'épaisses gouttes de pluie se mirent à tomber. Il devait se dépêcher.

Il posa son sac à dos sur le sol et commença à descendre la pente. Des rochers et des cailloux s'effritèrent sous ses pieds. Il s'accrocha aux buissons et aux rares pins qui poussaient entre les pierres dures. La pluie battant de plus en plus fort, il dut cligner des yeux de plus en plus vite.

Il glissa et tomba. La terre et le ciel se fondirent une même masse. Son entraînement militaire lui revint, et il garda ses bras près de son corps afin que ses organes ne soient pas touchés. Quelque chose heurta sa cheville, et une vive douleur l'aveugla. Puis il se cogna violemment la tête et le monde sembla exploser autour de lui.

Lorsqu'il s'arrêta enfin de rouler, il resta immobile. Il avait l'impression d'être passé dans un hachoir. S'efforçant de chasser les vertiges, il ouvrit les yeux. De la pluie tombait du ciel maussade, et il cligna des paupières. Sa cheville gauche lui faisait un mal de chien. Était-elle cassée ? Il s'assit en gémissant. Une intense douleur le

brûla quand il bougea la jambe. Bordel de merde ! Sa trousse de soins était dans son sac.

Son poignet lui faisait mal aussi. Il aurait sans aucun doute un hématome le lendemain. Sa montre suisse, un cadeau d'Andy, avait une minuscule fissure. Heureusement, elle fonctionnait toujours. Elle était *waterproof* et aussi fiable qu'une voiture allemande. Il aurait détesté la perdre.

Il balaya les alentours du regard. Il y avait un tas de cailloux et de gravats gris non loin de lui. La femme était assise et l'observait avec une grimace compatissante. La pluie battait autour d'eux. Bien que les vêtements de Konnor soient trempés, la femme semblait sèche.

Bizarre.

— Vous avez mal ? demanda-t-elle.

Refoulant une nouvelle vague de nausées, il déglutit.

— Un peu, mon neveu ! J'ai une mauvaise nouvelle pour vous. Je ne pense pas qu'on va réussir à sortir d'ici sans aide, pas alors que je suis dans cet état et avec cet orage.

Comme pour confirmer ses dires, un éclair zébra le ciel et le tonnerre retentit.

Konnor jura.

— J'imagine que vous n'avez pas de téléphone ?

Elle se mordit la lèvre et écarquilla les yeux.

— Je n'ai point de téléphone. C'est la seule chose de votre époque qui me fait peur.

Il cligna des yeux. Avait-il bien entendu, ou s'était-il cogné la tête si fort qu'il avait des hallucinations auditives ?

— Comment vous appelez-vous, madame ?

— On m'appelle Sineag.

— Sineag. Je m'appelle Konnor Mitchell. Enchanté. Il faut qu'on trouve un abri le temps que l'orage passe, et je vais devoir jeter un coup d'œil à votre épaule.

— Oh, *aye*. Peut-être ici, près des ruines.

Le tas de gravats formait une alcôve le long de la falaise. Un

vieux chêne se dressait là, son épaisse cime créant une sorte de plafond.

— Ouais, répondit Konnor. Ça fera l'affaire.

Il essaya de se lever, mais la douleur à sa cheville était atroce. Sineag sauta sur ses pieds et se précipita vers lui. Passant un bras autour de ses épaules, elle le souleva avec une force qui le surprit. Souffrait-elle réellement ? Comme s'il ne pesait rien, elle l'aida à rejoindre le petit abri, puis le laissa glisser le long de la paroi de la falaise.

Quel soulagement d'être protégé du déluge ! Le sol était froid et sec. L'odeur de la pluie et de la terre humide emplissait l'air, mais il sentait surtout celle de la lavande et de l'herbe fraîchement coupée. Ce parfum semblait venir de Sineag.

Elle s'assit à côté de lui, et maintenant qu'il n'était plus aveuglé par la pluie, il l'étudia. Elle repoussa une mèche de cheveux de son visage en cœur. Elle avait de grands yeux, une bouche en forme de fraise, et sa peau laiteuse était parsemée de taches de rousseur. Sa chevelure rousse dansait sous les petites secousses du vent qui l'atteignaient. Elle ressemblait au Petit Chaperon rouge, excepté que son capuchon était vert et qu'elle n'avait pas de panier.

— Vous n'avez pas mal à l'épaule, n'est-ce pas ?

Un air coupable traversa son visage rouge.

— *Aye*. Mais je peux vous aider.

Konnor grimaça. Elle avait menti et avait mis sa vie en danger. Pourquoi ?

— J'ai failli me briser le cou en essayant de vous aider, dit-il avec colère.

Elle devait avoir une bonne raison, et elle n'avait pas l'air d'être une tueuse en série. Il espérait qu'Andy reviendrait le chercher après l'orage. Il devrait facilement voir son sac à côté du sentier.

Sineag parvenait à avoir l'air à la fois penaude et un peu contrariée. Ses yeux verts s'assombrirent et son regard se durcit.

— Vous n'avez point d'amour dans votre vie, n'est-ce pas ?

Konnor cligna des paupières. Il devait s'être cogné la tête sacré-

ment fort ; cette conversation était incroyable.

— Quoi ?

— Avez-vous quelqu'un ? Aimez-vous quelqu'un ?

Merde !

Il devait mal comprendre.

— Écoutez, je suis désolé si je vous ai donné cette impression, mais je ne suis pas à la recherche de quoi que ce soit. Je fais simplement un voyage entre mecs avec mon ami.

Elle éclata de rire, un rire doux et pur.

— Oh non ! Ce n'est point ce que je voulais dire. Pardonnez-moi. Je ne puis me lier avec un mortel de toute façon.

Un mortel ? Qu'entendait-elle par là ? Était-elle une sorte de célébrité locale et était-ce une preuve de mépris ? La nausée lui enserra la gorge. Ouais, il avait probablement un traumatisme crânien.

— D'accord. Tant qu'on est clairs à ce sujet.

— Je voulais seulement savoir si vous, un homme avec une âme forte et un cœur tendre, aviez quelqu'un dans votre vie ?

Un grognement s'éleva en lui, mais il le retint. Pourquoi tout le monde le cuisinait sur sa vie amoureuse aujourd'hui ? D'abord Andy, et maintenant une parfaite inconnue ?

— Non.

— Bien ! s'exclama-t-elle en tapant dans ses mains. Je n'ai vu personne dans votre cœur, mais je préférerais en être sûre.

— Pourquoi vous faites ça ?

— Pour votre bien, vous verrez.

Se blesser était pour son bien ? Elle mettait vraiment sa patience à rude épreuve. En tant que propriétaire d'une agence de protection rapprochée, il avait eu affaire à toutes sortes de clients. Il arrivait que des stars d'Hollywood et des milliardaires contactent sa société pour qu'ils les protègent, ainsi que leurs familles ; il avait donc rencontré pas mal de gens excentriques, mais il n'avait jamais eu de conversation comme celle-ci. Se pouvait-il qu'il souffre d'hallucinations à cause de son traumatisme crânien ?

— De quoi est-ce que vous parlez ?

Elle pouffa, et son doux rire lui rappela le tintement de petites cloches.

— Je mets votre patience à rude épreuve, *aye* ? Vous êtes un homme bien. Je n'aurais point fait cela avec quelqu'un de mauvais. C'est...

Elle désigna l'imposant tas de gravats et ce qui ressemblait aux restes d'un mur.

— C'est un ancien bastion picte. Il a été bâti sur un rocher magique.

Elle considéra intensément un gros rocher plat enfoncé dans la terre. Il y avait une vieille gravure simple dessus : une rivière formant un cercle et traversée par ce qui ressemblait à une route. Près de la gravure se trouvait une empreinte de main. Comme une empreinte de chaussure laissée dans du ciment avant qu'il ne sèche. Étrange.

— L'on raconte qu'un passage qui permet de traverser le temps s'ouvre pour celui qui touche le rocher. La personne qui lui est destinée l'attend de l'autre côté.

Konnor haussa un sourcil.

— Merveilleux, murmura-t-il. C'est une histoire de dingue !

— Il y a quelqu'un pour vous aussi.

— Oh, vraiment ?

— De l'autre côté du passage du temps se trouve une personne qui vous rendra heureux. Quelqu'un qui pourra guérir toutes vos blessures et qui vous aidera à arrêter de fuir tous vos secrets. Une femme que vous pourrez aimer réellement. Une femme qui pourra vous aimer.

— Dans le passé ? Les highlanders ont des histoires sur le voyage dans le temps ?

La propriétaire de l'une des distilleries leur avait parlé avec enthousiasme du folklore de la région. Elle leur avait raconté des histoires sur les kelpies, les fées et les selkies, mais rien sur les voyages temporels.

— *Aye*, bien que peu les connaissent. La femme dont je vous

parle souffre autant que vous, et elle a besoin de quelqu'un qui l'aidera à se remettre sur pied. Vous avez besoin de cela aussi, non ?

Il secoua la tête.

— Ce dont j'ai besoin, c'est qu'on me laisse tranquille.

Elle sourit.

— Vous m'amusez, vous les humains. Vous inventez toutes sortes d'excuses pour vous accrocher à vos croyances. La destinée vous le montrera, Konnor Mitchell. N'oubliez pas, Marjorie apaisera votre âme.

Il appuya une main sur le sol. Était-il victime d'hallucinations ou le rocher avec les gravures brillait-il ? Non. Il ne souffrait pas d'hallucinations. Une faible lueur émanait des renforcements dans la pierre.

— C'est quoi ce bordel ?

Il leva le nez, mais Sìneag n'était plus là. Il regarda autour de lui.

— Sìneag ?

Il n'entendait que le bruit de la pluie battante sur le sol et les feuilles, et l'odeur de lavande et d'herbe coupée avait disparu.

Où est-ce qu'elle est partie, bordel ?

— Sìneag ?

Le rocher semblait vibrer. Sa douleur et son inconfort oubliés, Konnor le fixa. Que se passait-il ? Les gravures scintillaient visiblement à présent ; les vagues bleues, et la ligne droite marron. Et l'empreinte de main... Elle l'appelait, lui disait de poser sa paume dessus. Quel mal cela ferait-il ? Bougeant lentement, il posa sa main sur la marque. Une vibration parcourut ses doigts, comme le grondement lointain d'un séisme. C'était comme si sa paume était en métal et que la pierre était un aimant. Un nom résonnait étrangement dans sa tête.

Marjorie.

Il tomba en avant et la surface dure et humide disparut, remplacée par de l'air froid. Il ne vit rien. N'entendit rien. Il avait l'impression d'avoir la tête sous l'eau.

Il tombait et tombait, et les ténèbres le consumèrent.

CHAPITRE 2



PRÈS DU CHÂTEAU DE GLENKELD, loch Awe, été 1308

Marjorie banda la corde son arc. Elle visait le cerf qui paissait entre les arbres, ses bois telle une grande couronne sur sa tête.

L'air sentait les fleurs, les excréments de cerf et les troncs d'arbre pourris. Les oiseaux chantaient, les feuilles bruissaient dans le vent. Les rayons du soleil se glissaient entre les branches pour illuminer l'herbe, les troncs d'arbre et la robe brillante du cerf.

Marjorie s'efforça de respirer profondément pour apaiser les martèlements de son cœur dans sa cage thoracique. Elle imagina que, devant elle, ce n'était pas un bel animal gracieux aux bois si magnifiques qu'ils pourraient décorer la grande salle du château d'un roi, mais Alasdair MacDougall lui tournant le dos.

Elle pensait souvent à lui quand elle s'entraînait à l'épée ; elle s'imaginait en train de percer son corps de sa lame, lui faisant souffrir la pire des agonies.

Dans son esprit, il ripostait à chaque fois. Cette fois-ci, tout comme le cerf, il ne se battait pas. Il était simplement devant elle

sans avoir conscience de sa présence. Sa flèche était dans la position parfaite pour atteindre sa cible, mais elle ne pouvait pas tirer.

Malgré des années d'entraînement à l'épée, au tir à l'arc et au combat, elle n'avait jamais attaqué ni tué qui que ce soit. Elle ne s'était qu'entraînée. Ce cerf serait sa première grosse proie. Jusqu'à présent, elle n'avait chassé que des oiseaux et des lièvres.

Allez, tire.

Marjorie expira lentement, calculant une dernière fois la trajectoire de la flèche dans sa tête. Tout était prêt. La corde rêche frôla sa joue alors qu'elle la tendait un peu plus.

Tire.

Le cerf leva la tête et regarda vers l'est.

Des voix.

Il s'enfuit.

— Pardieu ! jura Marjorie en baissant son arc.

Tamhas et Muir, ces idiots maladroits, devaient être en train de la chercher. Elle ferait aussi bien de rentrer. Elle était seule en dehors de l'enceinte du château de Glenkeld pour la première fois depuis douze ans. Son père et ses trois frères — Craig, Owen et Domhnall — se battaient dans le nord des Highlands pour le roi Robert Bruce avec le reste du clan Cambel. Ian, son cher cousin qui avait passé presque toute sa vie avec eux, avait été tué dans une bataille contre les maudits MacDougall peu après qu'elle avait été secourue.

La guerrière en elle aurait voulu pouvoir se battre à leur côté pour leur roi et mettre enfin à profit ses années d'entraînement. Ils lui avaient plutôt confié le château de Glenkeld, ce qui la terrifiait et l'enthousiasmait à la fois, car, en plus du château, elle devait protéger Colin, son fils.

La sensation d'un danger imminent la saisit alors qu'elle regardait rapidement autour d'elle. Elle ferait mieux de se hâter de retrouver Tamhas et Muir. C'était vraiment bête de sa part de s'être séparée d'eux, mais elle voulait se mettre à l'épreuve, voir si elle était assez forte, si elle était prête. En vérité, depuis que son clan l'avait

ramenée de Dunollie, elle avait peur d'être seule en dehors du château. Elle avait honte de sa peur. Elle avait honte d'être incapable de la vaincre. Se séparer de ses gardes pour cette petite mission était un pas dans la bonne direction.

Elle remit la flèche dans son carquois et l'arc sur son épaule. Les voix se rapprochaient, et elle se dirigea vers elles.

— Il n'y a point de douves, et les murs ne sont pas bien hauts. Avec des échelles, nous serons dans le château en un rien de temps.

Elle se figea. Ce n'étaient pas ses gardes.

— *Aye*, et le haut du mur nord est effondré. Le chef sera heureux de l'apprendre.

L'estomac noué et la respiration pantelante, elle se cacha derrière un tronc d'arbre. *Mur nord effondré... point de douves... C'était le château de Glenkeld.*

Un frisson descendit le long de son échine.

— *Aye*. Les chevaux sont-ils encore loin ? J'ai hâte de rentrer à Dunollie. Le chef souhaite récupérer son petit-fils.

— Ils ne sont plus très loin.

Dunollie... Son petit-fils...

Le sol sembla trembler sous ses pieds. Ses genoux se déroberent et son sang se glaça. Le cauchemar qui la hantait depuis toutes ces années revenait.

Les MacDougall.

Où étaient ses gardes ?

Ses pieds étaient tel du plomb ancré dans le sol. Essayant de respirer normalement, elle se fit violence pour regarder dans la direction d'où venaient les voix. Les deux hommes lui tournaient le dos et marchaient vers l'est. Leurs tuniques sombres se balançaient tandis qu'ils progressaient paresseusement parmi les arbres comme si ces terres leur appartenaient déjà.

Elle pouvait les tuer. Elle pouvait transpercer l'un d'une flèche, et, si elle était assez rapide, elle pourrait abattre l'autre avant qu'il ne se retourne. Ses mains tremblaient violemment alors qu'elle prenait son arc et une flèche. Elle tenta de l'encoher, mais elle la lâcha.

— Pardieu ! murmura-t-elle.

Ils s'éloignaient.

Elle réessaya. Cette fois, elle y parvint. Levant son arc, elle tira la corde jusqu'à sa joue. Malheureusement, elle tremblait et la flèche glissa devant elle.

C'était sa dernière chance d'arrêter les espions des MacDougall. Elle commençait à manquer de temps. Elle n'avait jamais fait de mal à personne, à part quelques égratignures et meurtrissures à l'entraînement.

Si elle tirait maintenant et manquait sa cible, les hommes sauraient qu'elle était là et se lanceraient à sa poursuite. Elle devrait réellement défendre sa vie. Elle ne pouvait pas les laisser la reprendre.

Les souvenirs du passé brouillèrent sa vue. Elle se remémora le temps où elle était sur ce lit, impuissante, incapable de bouger, et déchirée par une souffrance plus grande que tout ce qu'elle avait pu connaître. La panique lui noua la gorge.

Les hommes disparurent derrière les arbres, et elle les perdit de vue. Elle baissa son arc, haletante. En elle, le soulagement le disputait à la peur, l'empêchant de réfléchir.

Les souvenirs de la douleur incessante et du désespoir l'envahirent. Elle ressentait de nouveau la sensation d'avoir été violée, ses blessures, l'humiliation, l'épuisement infini. Elle réagit avant de pouvoir penser.

Elle montra les talons.

Les arbres défilèrent autour d'elle, des branches la griffèrent. Elle trébucha sur des racines et poussa des troncs. L'air lui paraissait épais, comme s'il pouvait la ralentir, la saisir. Elle regarda derrière elle, mais personne ne la suivait. Elle n'entendait que sa respiration haletante, le chant des oiseaux et le vent dans les feuilles.

Elle s'arrêta au bord d'un ravin, des cailloux s'effritant sous ses pieds et tombant le long de la pente. Elle balaya les alentours du regard. Les hommes des MacDougall n'étaient nulle part.

Dieu soit loué, elle était seule. Soudain, elle entendit un gémiss-

ment provenant du fond du ravin. Elle s'empessa de saisir son arc, mais il n'était plus là. Elle avait dû être trop terrifiée pour se rendre compte qu'elle l'avait fait tomber.

Un nouveau gémissement se fit entendre, plus long et fort. Elle plissa les yeux à la recherche de sa source. Peut-être que Tamhas et Muir étaient tombés, ou peut-être avaient-ils été attaqués par les espions.

Quelqu'un bougea. Un homme aux larges épaules avec des vêtements de la couleur des feuilles d'automne sortit à quatre pattes des ruines d'une ancienne tour que la plupart des gens évitaient. Il se redressa et se tint la tête, comme s'il souffrait ou s'était cogné. Il ne venait pas du château. Était-ce un autre espion des MacDougall ? Elle devrait partir avant qu'il ne la voie.

L'homme leva le nez et, l'espace d'un instant, il lui sembla familier. Elle ne reconnaissait pas son visage, mais quelque chose chez lui lui donnait l'impression de l'avoir déjà vu.

— Hé ! cria-t-il, grimaçant lorsqu'il bougea. Je suis pas mal amoché, et je ne pense pas pouvoir remonter. Vous pouvez m'aider ?

Marjorie hésita. Laisser un homme souffrir était lâche. Laisser partir ces deux espions au lieu de se servir de ses années d'entraînement au combat avait déjà été lâche. Elle ne pouvait pas continuer à se comporter ainsi. Il était blessé. Il ne pouvait pas être si dangereux que cela.

— Vous pouvez appeler les urgences ?

Un pli lui barra le front. Elle avait entendu un accent comme le sien avant. Ses *r* doux et ses consonnes étendues lui rappelaient la façon dont parlait sa nouvelle belle-sœur, Amy. Qu'entendait-il par « appeler les urgences » ? Cela n'avait aucun sens.

— Vous devez vous être blessé à la tête. Ne bougez point. J'arrive.

— Non. Vous pourriez vous faire mal...

Mais elle entama la descente de la pente, tentant de maintenir son équilibre sur les pierres et les cailloux qui s'effritaient sous ses

pieds. Elle manqua de tomber une ou deux fois et dut s'accrocher aux buissons. Par chance, elle retrouva l'équilibre.

Une fois en bas, elle examina l'homme. Jésus, Marie, Joseph ! Elle ne s'était pas aperçue qu'il était aussi imposant. Elle ne pensait pas avoir déjà vu qui que ce soit d'aussi grand et musclé, à part peut-être Ian. Ses vêtements mouillés embrassaient sa musculature. Il portait de larges chausses avec des poches, une fine tunique, et un manteau court comme elle n'en avait encore jamais vu. Il était trempé. Avait-il nagé dans le ruisseau ? Ses cheveux bruns étaient attachés derrière sa tête. De longs cils encadraient ses yeux bleus teintés de douleur. Il semblait porter toute la misère du monde sur ses épaules. Comme si la douleur coulait dans ses veines et que personne ne pouvait le comprendre.

Son ventre se serra alors que cette pensée résonnait en elle comme l'écho d'une voix dans une grotte.

— Vivez-vous par ici ? demanda-t-elle.

— Non. Je me rendais à une ferme pas loin d'ici et j'ai fait une mauvaise chute.

— La ferme Keir ?

Moire, sa bonne, avait dit que l'un de ses cousins allait lui rendre visite.

— Oui, la ferme Keir.

— Vous devez être le cousin de Moire. Mes excuses, j'ai oublié votre nom. Je suis certaine qu'elle me l'a dit.

— Je m'appelle Konnor, mais je ne suis pas...

Une branche se brisa quelque part au-dessus d'eux, et Marjorie se baissa et le tira derrière l'un des gros rochers. Il suivit en grimaçant, mais ne fit pas un bruit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a des MacDougall dans la forêt, murmura-t-elle.

— Vous êtes en danger ?

Le ton de l'homme avait un côté protecteur. Elle avait l'impression d'entendre l'un de ses frères. La sensation chaleureuse d'être protégée l'envahit.

— Peut-être, répondit-elle en jetant un coup d'œil par-dessus le rocher. Pouvez-vous marcher ?

— Je ne pense pas. Vous ne pouvez pas appeler une ambulance ?

— Une quoi ?

Le regard chaleureux de l'homme s'illumina lorsqu'il sourit.

— Je vous jure, vous êtes bizarres par ici. Vous êtes à fond dans votre truc des Highlands, hein ? Les costumes, les flèches, l'accent...

— Je ne comprends point ce que vous dites, Konnor. C'est vous qui me semblez étrange. Mais je n'abandonnerai pas un ami de mon clan dans le besoin. Venez, appuyez-vous sur mon épaule. Nous avons un médecin au château, et Moire voudra savoir que vous êtes arrivé.

Elle s'accroupit à côté de lui pour le laisser passer un bras autour de ses épaules. Son odeur la submergea, sombre, étrangère, comme un mélange de pluie et de fumée. Elle l'aida à se lever, et son poids lui parut lourd, mais agréable. Elle se mit à respirer plus vite. Elle se dit que ce devait être à cause de l'effort et pas parce que cet homme avait un quelconque effet sur elle.

Après ce que lui avait fait Alasdair, elle ne laisserait personne l'affecter.

CHAPITRE 3



KONNOR IGNORAIT combien de temps ils claudiquèrent dans les bois. Entre la douleur atroce à sa cheville et ses efforts pour ne pas écraser la belle Écossaise sous son poids, le temps s'égrenait. Chaque seconde semblait durer une année.

Lorsqu'il s'était réveillé dans le ravin, la pluie s'était arrêtée de tomber. Étrangement, on aurait dit qu'il n'était pas tombé une seule goutte. Combien de temps avait-il passé dans les vapes ? La dernière chose dont il se souvenait, c'était l'étrange sensation de s'enfoncer dans la pierre, mais il était certain que c'était à cause de son traumatisme crânien. Sineag avait parlé de voyage dans le temps. Cependant, les ruines étaient toujours des ruines, et le ravin et les bois n'avaient pas changé. Sineag restait introuvable.

D'où pouvait bien venir cette beauté ? Ils étaient en pleine nature après un orage. Elle était parfaitement sèche alors que ses vêtements à lui étaient trempés. C'était trop bizarre.

— C'est encore loin ? demanda-t-il. Je dois être lourd. Toutes les femmes ne sont pas capables de soutenir un homme de quatre-vingts kilos pendant des kilomètres.

Un pli barra le front de la femme et un éclair de perplexité traversa son visage. Puis elle leva ses yeux émeraude vers lui d'un air

sévère. Ses longs cheveux tressés avaient une odeur mystérieuse, comme de l'herbe fraîche mélangée à quelque chose de sucré qui lui appartenait.

— Vous ne pouvez monter la pente, nous devons donc emprunter un chemin plus long à travers le ravin.

— D'accord. D'accord.

Il songea à lui demander si elle pouvait appeler quelqu'un qui avait une voiture, avant de rejeter cette idée. À en juger par ses vêtements — un pantalon en cuir, une tunique en lin et une sorte de manteau en cuir — et le carquois de flèches dans son dos, elle ne devait pas avoir de téléphone portable.

— Vous étiez en train de chasser ? plaisanta-t-il pour détendre l'atmosphère.

Il se disait qu'elle devait faire partie d'un club de tir à l'arc non loin de là. Ou il y avait peut-être un festival médiéval ou quelque chose du genre.

— *Aye.*

— C'était une bonne chasse ?

— Comme vous le voyez, j'ai attrapé quelqu'un.

Un petit rire échappa à Konnor.

— Eh bien, merci de ne pas m'avoir tiré dessus.

— Je ne mire point les blessés.

Un code d'honneur ? Était-elle réellement en train de chasser ?

— Vous avez des flèches. Où est votre arc ?

Elle lui lança un regard en biais et releva le menton.

— Je l'ai lâché.

— Pourquoi vous ne l'avez pas ramassé ?

Elle se pencha légèrement en avant pour arranger la position de son bras sur son épaule, puis accéléra le pas.

— Cela ne vous regarde point.

Hmm. Sacrement mystérieuse.

— C'est votre hobby ? Le tir à l'arc, je veux dire. Je ne connais personne qui en fait.